

Gide à bâtons rompus

par **DRIEU LA ROCHELLE**
Le Soir Pantouf - 19 Mai 1941

ALORS qu'il y a dans la zone non occupée une très bonne revue littéraire, appréciée depuis des années, *Les Cahiers du Sud*, André Gide, dans un moment d'expansion, s'est assez maladroitement confié au *Figaro* de l'ex-Madame Coty, femme Cotnareanu, femme d'un Juif roumain naturalisé ou non naturalisé, présentement émigré à New-York.

Le caractère inquiétant de la propriété peut en partie, en partie seulement, expliquer la rage qui anime ce journal belliciste contre divers écrivains français dont le grand tort est d'habiter dans la zone occupée, parmi vingt-cinq millions d'autres Français et d'écrire à l'usage de ces vingt-cinq millions de personnes déplorablement hostiles à l'idée de transplantation.

André Gide, fort mal entouré et fort mal conseillé, a donc, dans ce *Figaro* où M. Wladimir d'Ormesson continue ses anciennes facéties et où d'autres en tapinois supplantent les prochaines victoires anglaises, publié ses réflexions sur le dernier livre de Jacques Chardonne *Chronique Privée* 1941. De cet article nous reproduisons les dernières lignes :

« Fruit comme lui d'hérités diverses, écoutant se combattre en moi, comme en lui, des conseils divers, je me reconnais l'esprit parent du sien; c'est pourquoi son livre m'avertit si bien. En s'affirmant dans le non-affirmation, dans l'abscons et la reticence, dans le contraire pourrait se démontrer », il joue pour moi le rôle de l'ilote, ivre du vin dont j'aurais tendance à me soûler. Je le vois devant moi qui titube, qui chancelle, aussitôt cela me redresse.

Le livre de Chardonne plongera tous ceux pour qui, tout de même, il s'est passé quelque chose depuis 1939, dans un malaise intolérable — et profitable aussi, car, lui se complaisant dans son « vague », il nous le peint si bien qu'il nous fait souhaiter plus délibérément et plus énergiquement d'en sortir. Grâce à lui nous prenons conscience de nous-mêmes. Devant sa fluidité, son inconstance (si l'en juge par moi) nous sentons mieux notre solidité et devant tant d'acquiescements indistincts, notre constance. »

Avouez que c'est entortillé. De ces phrases qui arrivent on ne sait trop où après avoir si lentement et avec tant de feinte précaution parcouru trois colonnes, nous ne retiendrons que le dernier mot qui enfin fait ballé : « Notre constance ».

M. Gide veut dire : notre constance patriotique. Jusqu'ici avec qui André Gide a-t-il jamais partagé une constance patriotique ? Ce parfait égotiste, cet individualiste compen-

dieu n'a jamais partagé une constance quelconque. Pas plus française que russe.

Il s'est même vanté bien souvent du contraire. Il ferait mieux de s'en tenir à la constance de son inconstance.

On peut relire son *Journal* pendant l'autre guerre, on y verra comment il y maintenait les distances à l'égard de tous les émois de son peuple.

Non qu'il n'ait pas été tenté de s'y frôler par moments. Il a été tenté par cela comme par bien d'autres choses. Mais il n'a fait que s'y frôler et ne s'y est pas attaché.

En sens inverse durant ce conflit, sa pensée fut parfois bien abandonnée. Voici deux soupçons où nous ne verrons que de la faiblesse et nulle anticipation respectable de la virile conception de socialisme européen par quoi la France peut aujourd'hui prolonger et dépasser son propre nationalisme.

« Du train où nous allons, il se formera d'ici peu un parti germanophile en France et qui se recrutera non point parmi les anarchistes et les internationalistes, mais parmi ceux qui se trouveront contraints de reconnaître la constante supériorité de l'Allemagne. Ils estimeront avec raison qu'il est bon, qu'il est naturel que ce soit la supériorité qui gouverne. Et peut-être songeront-ils que quelque chose en France reste supérieur à cette supériorité même; mais, hélas ! ce quelque chose de divin reste impuissant et muet. L'Allemagne saura-t-elle le reconnaître, ce quelque chose ? Chercherait-elle à l'étouffer ? Ou ne consentirait-elle pas, au contraire, à le mettre en valeur ? Mettre en valeur la précellence de l'ennemi ? Quelle chimère ! Et même ce quelque chose souffrirait-il d'être mis en valeur par l'ennemi ? » (*Journal*, 25 octobre 1916, p. 579.)

« Les Allemands sont à Château-Thierry, jours d'attente abominablement angoissée. Le beau temps n'a pas cessé de les favoriser, le vent de souffler contre nous. Il semble parfois qu'il y ait quelque chose d'impie et de désespéré dans notre résistance, et cela surtout m'étreint le cœur. Oh ! je parle sans mysticisme. Je veux dire que cette Liberté que nous prétendons représenter et défendre, n'est le plus souvent que le droit d'en faire à notre tête, à notre guise, et serait mieux nommée : insubordination. Autour de nous, je ne vois que désordre, désorganisation, négligence et gaspillage des vertus les plus radieuses — que mensonge, que politique, qu'absurdité. Rien n'est mis à sa place, rien n'est mis en valeur

et les éléments les plus rares et les plus dignes de triompher deviennent, par leur mésemploi, suspects, nocifs et ruineux. » (*Journal* 1918, p. 655.)

Vaut-il se tenir maintenant à cette constance qu'il découvre ? J'en doute, alors même que l'âge puisse l'y aider. Cette constance nous paraîtra toujours bien tardive et somme toute éphémère au regard de tant d'années d'hésitation. Et puis sur quoi porterait cette constance ? Il dit notre constance, écrivant dans le *Figaro*. Sa constance sera-t-elle donc celle de ce *Figaro* qui toujours suit la ligne anglophile et revancharde de Mme Coty-Cotnareanu, française, roumaine ou américaine ?

Je sais bien qu'André Gide n'a pas regardé les choses de si près. Il ne regarde jamais les choses politiques de si près, ou alors il se casse le nez dessus, comme en Russie.

Pendant l'autre guerre, l'auteur des *Prétextes* (où il y avait une polémique si acide contre les idées de Barrès et de Maurras) envoya un beau jour à l'Action française une lettre assez enthousiaste et passablement approbative.

« Lucien Maury, avec qui je déjeunais à Paris, s'inquiète beaucoup de cette vague de socialisme qu'il sent monter et qu'il pressent devoir submerger notre vieux monde après qu'on croira la guerre finie. Il croit inévitable la révolution et ne sait comment s'y opposer. Quand je lui parle de l'organisation de résistance que travaille à former l'Action française, il s'indigne, Maurras l'exaspère et Léon Daudet l'indigne.

« Je comprends qu'ils ne vous satisfassent point. Mais vous serez forcé de vous mettre avec eux si vous avez souci de résister. Il n'y aura pas de troisième parti. Ce sera comme au moment de l'affaire Dreyfus; on devra être pour ou contre, malgré qu'on en ait. Le groupement de l'Action française ne vous plaît pas ? Ce n'est pas moi-même que je l'estime meilleur, mais c'est le seul. » (3 mars 1918.)

Autant en emporta le vent. Peut-être que le vent emportera aussi ce soudain souci de constance que le *Figaro* utilise à ses fins peu avouables et qui, quand elles sont avouées plus qu'à demi, comme par M. Wladimir d'Ormesson, chantant la louange du Négus, sont aussitôt punies par le gouvernement du Maréchal de quelques jours de suspension.

Il n'y a qu'une constance qui nous intéresse chez André Gide, c'est celle de son infini talent qui est celui d'un moraliste de la vie pri-

vé. Le titre de Chardonne, *Chronique privée*, est un titre évidemment gidien, et le dépit de Gide à ce propos contre lui-même est comique.

Cela n'a pas empêché ce Montaigne du XX^e siècle de nous donner à l'occasion des vurs pénétrantes sur la chose politique et sociale quand il pouvait la bien saisir par incidence, sur le terrain où il excelle. En témoignage ce vigoureux passage du *Journal* sur les Juifs dans la littérature française par quoi nous sommes heureux de terminer ces propos à bâtons rompus.

« Pourquoi parler ici de défauts ? Il me suffit que les qualités de la race juive ne soient pas des qualités françaises; et lorsque ceux-ci (les Français) seraient moins intelligents, moins endurants, moins valeureux de tous points que les Juifs, encore est-il que ce qu'ils ont à dire ne peut être dit que par eux; et que l'apport des qualités juives dans la littérature, où rien ne vaut que ce qui est personnel, apporte moins d'éléments nouveaux, c'est-à-dire un enrichissement, qu'elle ne coupe la parole à la lente explication d'une race et n'en fausse gravement, intolérablement la signification.

« Il est absurde, il est dangereux même de nier les qualités de la littérature juive; mais il importe de reconnaître que, de nos jours, il y a en France une littérature juive, qui n'est pas la littérature française, qui a ses qualités, ses significations, ses directions particulières. Quel admirable ouvrage ne ferait-il pas et aux Français, celui qui écrirait l'histoire de la littérature juive — une histoire qu'il n'apporterait pas de faire remonter loin en arrière, du reste, et à laquelle je ne verrais aucun inconvénient de réunir et de mêler l'histoire de la littérature juive des autres pays, car c'est la même. Cela mettrait un peu de clarté dans nos idées et retiendrait, sans doute, certaines haines, résultat de fausses classifications. » (*Journal*, 24 janvier 1914, p. 397.)